Souvenirs du service actif d'une SCF des trp. trm.

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Pionier : Zeitschrift für die Übermittlungstruppen**

Band (Jahr): **24 (1951)**

Heft 8

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-564450

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Souvenirs du service actif d'une SCF des trp. trm.

On m'a demandé de vous conter quelques souvenirs d'une SCF ayant fait plus de 200 jours de service actif dans les troupes de transmission.

Un beau jour, au printemps 1940, je reçus un ordre de marche. Les conductrices de Croix-Rouge avaient déjà eu des cours. On voyait dans les villes quelques dames se promener avec un brassard à croix fédérale. Elles travaillaient dans des bureaux. Mais on n'avait pas encore entendu parler de cours d'introduction. D'ailleurs la section SCF de l'EM n'existait pas encore, et c'est la section radio de l'EMA qui a pris l'initiative d'organiser un cours pour des complémentaires féminins.

J'avais ordre d'entrer en service le 1er Mai 1940 à Langnau i/E. Etait-ce une farce du premier avril? Qu'est-ce qui pouvait bien m'attendre à Langnau? Une vingtaine de dames et de jeunes filles se trouvaient à l'heure fixée à la gare pour être accueillies par un jeune lieutenant radio et être conduites à leur cantonnement: la salle de gymnastique de l'école secondaire de Langnau. Les recrues venaient de différentes régions du pays. Il y avait 5 romandes; elles étaient d'âge très différent, puisque la plus jeune avait à peine 18 ans et l'aînée 48 ans; elles étaient toutes de professions très diverses. La plus grande expérience que firent la plupart d'entre nous fut qu'il puisse régner dans un groupe aussi disparate une si franche camaraderie. Le moment le plus solennel fut certainement celui de notre assermentation. Dans l'aula de l'école, nous formions les deux côtés d'un carré. Le troisième côté était formé par tous les of. radio de l'EM en casque. Le commandant se tenait au milieu du quatrième côté. Quelques heures avant l'assermentation, nous avions appris avec stupéfaction l'invasion de la Norvège, et nous sentions intensément le sérieux de la situation de notre pays. Aussi ne fûmes nous pas les seules à être émues, puisque nous vîmes même quelques larmes couler sous un casque. Nous étions très touchées par le fait qu'on avait dérangé tous ces officiers pour nous, et nous nous sentions prises au sérieux.

Pour notre première relève, une partie d'entre nous fut attribuée au Dét. 1 EM Radio et on nous avait cantonnées à quelques kilomètres du PC du détachement, dans une belle auberge de l'Emmental, je pense de peur que nous ne semions le trouble parmi les pionniers. Nous étions chargées du service d'écoute en A3, et le courrier venait 5 fois par jour récolter les résultats de notre travail. Il faut croire qu'on était content de nous, car les inspections des officiers du détachement, qui nous avaient été annoncées comme bijournalières, s'espaçaient de plus en plus pour devenir bihebdomadaires et même hebdomadaires. Le seul être qui hantait l'auberge à part notre groupe d'une dizaine de «HD» (le terme FHD n'existait pas encore) était le greffier du tribunal de district qui prenait ses repas dans la même salle. Quand nous reçûmes l'ordre de dislocation, j'allai le trouver pour lui dire au revoir et lui présenter nos excuses pour le cas où nos rires intempestifs et la franche gaîté qui régnait parmi nous l'auraient dérangé. Il m'avoua qu'il n'en était nullement froissé, mais qu'il avait eu du plaisir à constater qu'une si bonne camaraderie puisse régner parmi des femmes, contrairement à ce qu'on croit généralement dans le public. Oserais-je vous avouer que cette remarque me fit plaisir?

Après la dislocation, premier contact direct avec la troupe, qui était devenue entre temps la cp. radio 7. Nous étions cantonnés dans le même village, travaillions dans le même local. 3 SCF par équipe d'environ 10 pionniers. D'emblée, une franche camaraderie s'établit entre nous, et elle se maintint durant tout le service actif. Au début, on nous isolait encore pour les repas, mais plus tard, pour simplifier, chaque groupe de SCF prit les repas avec l'équipe avec laquelle elle travaillait. Nous rouspétions à l'unisson, quand le cuisinier laissait à désirer, et partagions le contenu des colis reçus de la maison.

En 1942, je fus détachée à un poste d'écoute, toute seule à ....., quelque part en Suisse. Seul un fil téléphonique me reliait à la compagnie et transmettait jour après jour les résultats d'écoute dans un sens, les ordres dans l'autre. A la seconde relève, le travail avait pris une telle envergure, qu'il y avait maintenant deux «hommes» à ce poste. Mon camarade pionnier et moi, nous nous arrangions pour assurer la continuité du travail et l'occupation du poste à toute heure, tout en permettant à chacun de jouir d'heures de loisir et de détente et... de faire quelques heures de ski en cas de beau temps.

En 1943, changement de décors: toutes les SCF restaient au PC de la cp. radio, et étaient chargées dans leur équipe de travaux spéciaux: manipuler le central téléphonique, le téléscripteur (stg), copier les bandes des Hellschreiber, préparer tous les rapports pour la signature du courrier, etc. Nous devions être au courant de différents procédés d'enregistrement, et, malgré la diversité de leurs tâches, les SCF s'acquittèrent de leur travail d'une façon satisfaisante. Je me souviens encore avec plaisir de cette pause d'une demi-heure que nous avions le droit de faire lors du service de nuit, et où nous nous attablions autour de bols de thé, d'une miche de pain et de fromage. Il nous était strictement défendu de faire la pause tous et toutes ensemble; mais il était si bon de se retrouver avec les camarades que nous avons maintes fois enfreint cet ordre, tout en branchant les appareils sur HP pour ne pas manquer une émission importante. Quand un officier nous attrappait tous à la pause, il nous sermonnait comme de juste, mais on voyait qu'il nous comprenait très bien et aurait préféré pouvoir se joindre à notre groupe sans rien dire.

Faut-il encore vous parler de la soirée où l'incendie de forêt faisait rage tout près? Les SCF auraient bien voulu aller contempler ce spectacle à la fois sinistre et grandiose. Mais le commandant donna l'ordre sage de remplacer les pionniers autant que possible: un soldat avec une hache est plus utile dans ce cas qu'une SCF spectatrice. Tout ce que nous pouvions faire, c'était dans nos moments de libre de préparer du thé pour nos camarades qui rentraient exténués du combat contre le feu.

1944-45, on sentait que la guerre approchait de nos frontières, et je fus détachée à des postes d'écoute à l'ouest et au nord. Travail intéressant, souvent fatigant, mais toujours facilité par l'esprit d'équipe qui animait tous ceux de la 7, devenue entre temps cp. radio mot. 20. Il y aurait encore maints épisodes à raconter, comme la visite d'un colonel-divisionnaire à notre poste, ou le jour où nous vîmes le Général sous nos fenêtres! Il fallut faire disparaître en vitesse le goûter dans un tiroir pour pouvoir le recevoir dignement! ... et il manqua notre poste trop bien camouflé!

En conclusion, j'aimerais remercier tous mes camardes qui ont réussi à faire abstraction des préjugés qu'ils pouvaient nourrir à l'égard des femmes dans l'armée, et qui nous ont fait oublier nos premières appréhensions. Lorsqu'on ne voit que le but commun, la camaraderie, fût-ce entre hommes et femmes, devient une chose toute naturelle.

H.